Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 77 (1989)

Heft: 5

Artikel: Aspasie, un lieu de rencontre ?

Autor: Moreau, Thérèse

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-279055

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Aspasie, un lieu de rencontre ?

A Genève, une association s'efforce d'établir un échange constructif entre personnes prostituées et non prostituées.

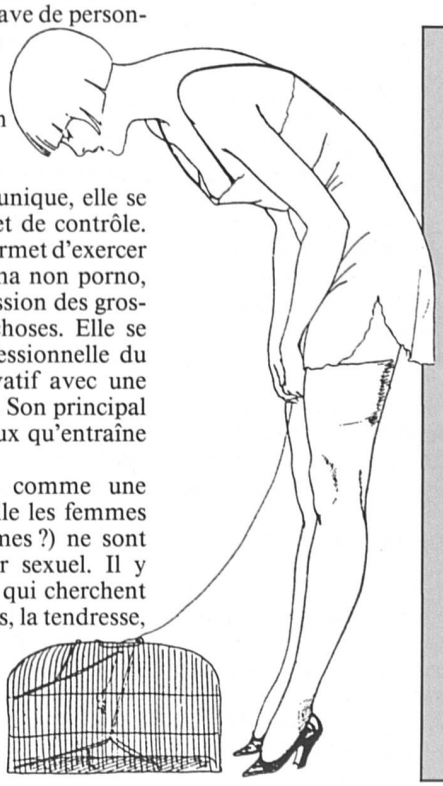
La mariée, toujours une femme honnête ?

Aspasie est le nom de l'association genevoise fondée en mai 1982 pour approcher la prostitution en tant que réalité sociale, sans intention d'assistanat direct ni de moralisation. L'association réunit des personnes ayant diverses approches de la prostitution et veut tirer sa richesse de la différence sociale de ses membres. L'association est financée par la Ville de Genève (25 000 fr. par an), l'Etat de Genève (60 000 fr. par an), l'Hospice général (poste à 70 % de la coordinatrice) et les cotisations des membres (environ 400 membres à 30 fr. par an). Elle est située au 10, rue Charles-Cusin, où des locaux ont été aménagés en bureaux, lieux de rencontre et de réunion. J'y ai rencontré Josy Gay, coordinatrice, ainsi que Myriam, Natacha, Dominique et Grisélidis, prostituées, à qui j'ai demandé pourquoi elles avaient « choisi » la prostitution.

Pour Myriam, la prostitution est un véritable métier. C'est une profession formidable où l'on rencontre toutes sortes de gens et où on peut, si on en a la force, s'épanouir. La prostitution est pour elle une école de vie. Myriam ne se sent l'esclave de personne car, même si elle met en scène des scénarios écrits par des hommes, elle y est actrice et peut choisir et son rôle et son interprétation. Pour elle le rapport prostituée-client n'est pas à sens unique, elle se sent beaucoup de pouvoir et de contrôle. De plus la prostitution lui permet d'exercer des activités annexes (cinéma non porno, écriture), de satisfaire sa passion des grosses voitures et des belles choses. Elle se considère comme une professionnelle du sexe, travaillant au préservatif avec une clientèle propre et ripolinée. Son principal souci vient des frais généraux qu'entraîne la prostitution.

Natacha se voit plutôt comme une amoureuse du sexe. Pour elle les femmes mariées (les honnêtes femmes ?) ne sont pas intéressées par l'amour sexuel. Il y aurait donc d'un côté celles qui cherchent la vie domestique, les enfants, la tendresse, et de l'autre celles dont la sexualité est débridée et qui vont à l'orgasme. Lorsque je lui objecte que le rapport mécanique avec le client me semble peu gratifiant, elle répond qu'il y a plusieurs sortes d'orgasmes, un mécanique lors du boulot, un avec l'ami et un autre encore avec certains clients quand elle n'a pas d'ami. Elle dit être entrée dans la prostitution par manque de choix. Elle n'avait pas de foyer, pas de réelle scolarisation. Avant de se prostituer elle a été femme de ménage et ne voit pas de différence si ce n'est financière. Elle se livre à une prostitution qu'elle qualifie d'artisanale : peu de clients, des horaires légers, une fidélisation de clientèle avec prix flexibles. Les autres professions qu'elle aurait pu choisir l'auraient usée physiquement, car elle n'est pas toute jeune, alors qu'ici elle peut travailler à mi-temps et vivre à plein temps. Si elle vend de l'illusion elle se targue de le faire au mieux de ses possibilités. Quant aux clients, pour elle on ne rencontre que ceux que l'on cherche et sa clientèle est à la mesure de sa pratique. Les hommes, elle en est certaine, viennent chez elle pour ne pas tromper leur femme, car il est dans la nature de l'homme que de vouloir le changement. Devant un tel état de fait, les prostituées seraient alors les protectrices de l'union matrimoniale, la digue anti-divorce.

Dominique est la seule à avoir une véritable profession. Elle avait choisi un métier non traditionnellement féminin, mais à la



Prostituées genevoises : certificat pour l'avenir !

Nous publions ci-dessous le communiqué de presse établi par Aspasie il y a quelques mois au sujet du certificat de bonne vie et mœurs (CBVM).

Ça y est... Elles l'ont enfin, ce fameux certificat de bonne vie et mœurs !

Un cadeau de Mère Noël (Mme Stroumza, députée socialiste, auteure du projet de loi) fortement apprécié par toutes celles sur qui pesait le poids d'une hypocrisie sociale. La prostitution, activité licite et imposable, restait pour celles qui l'exerçaient une « inconduite notoire » qu'elles devaient payer d'une attente de trois ans l'obtention de ce passeport de bonne moralité, alors que leurs clients, anonymes, restaient blanchis de tout jugement.

Le 18 décembre 1988, le Grand Conseil a enfin officialisé l'idée réaliste que l'on peut être prostituée et « bonne » citoyenne. L'intérêt de cette évolution réside surtout dans le fait que les prostituées peuvent légalement avoir accès à une autre activité professionnelle sans que le CBVM ne fasse obstacle.

Les associations Aspasie et SOS Femmes se réjouissent donc de l'heureuse issue qui conclut un combat de sept années pour un droit supplémentaire, le plus important qui soit : **la liberté de ne plus se prostituer !**

fermeture de son entreprise en France, aucun autre patron n'a voulu embaucher une femme. Elle a donc épuisé toutes les (maigres) ressources de la législation sociale avant de se prostituer. Elle a choisi la Suisse car les dangers liés à la prostitution y sont moindres. Néanmoins elle a quitté Zurich, où elle travaillait, parce que la situation y est trop dangereuse. Elle a une clientèle plutôt maso et trouve le travail dans la rue difficile et dangereux le soir. Elle voit dans la prostitution un rôle social, car pour elle, sans les prostituées, il y aurait plus de viols et d'agressions. Même si elle affirme être heureuse dans la prostitution elle quitterait immédiatement celle-ci si elle pouvait exercer son métier.

Pour Grisélidis, la prostitution est un métier, un art. Toute femme devrait être libre de se prostituer mais devrait aussi être avertie de la difficulté du métier. Les clients vont chez elle pour se sécuriser, pour rêver. Elle pense être une « psychothérapeute » du sexe et milite pour un changement et dans les mentalités et dans les lois. Elle réclame le respect de tous et de toutes pour les prostituées et c'est pourquoi le CBVM (voir encadré) lui paraît une victoire importante.

Pour Josie Gay, la prostitution n'est que le sommet de l'iceberg dans une société de rapports prostitutionnels entre tous les êtres. Elle estime que son rôle est de permettre aux femmes prostituées de mieux s'assumer pour que la prostitution devienne un véritable choix personnel. Elle voit en la prostitution une réponse à quelque chose qui serait encore plus dégradant.

Thérèse Moreau

Enfants en esclavage

La prostitution, c'est aussi l'ignoble exploitation sexuelle des enfants à travers le monde.

L'esclavage sexuel des enfants est un phénomène mondial. Un rapport de l'ONU avançait en 1981 le chiffre de 52 millions d'enfants victimes d'exploitation de toutes sortes. Les pays accusés d'exploiter les enfants à des fins pornographiques sont les pays d'Europe, les Etats-Unis d'Amérique, les pays pétroliers et le Japon. C'est aussi dans ces pays que se recrute la clientèle du tourisme sexuel. C'est donc parce que nous sommes concerné-e-s en tant qu'êtres humains et éventuel-les femmes de consommateurs que je suis allée trouver Mme Renée Bridel, membre de la Fédération internationale des juristes démocrates et coresponsable d'un rapport sur la prostitution des enfants au Brésil.

FS — **Y a-t-il à votre connaissance une prostitution enfantine en Suisse ?**

RB — Non. Il se peut que la Suisse serve de plaque tournante, mais les prostitué-e-s ont ici plus de 15 ans. Quand nous parlons de prostitution enfantine nous parlons de moins de 12 ans.

FS — **Est-ce un phénomène important ?**

RB — Cela concerne des millions d'enfants. En Afrique, des petites filles de 10 ans en sont au dernier stade de la syphilis. Aux Etats-Unis, en particulier en Californie et à New York, certains bars homosexuels ont des enfants qui sont tenus en laisse et à disposition des clients. De plus, là-bas, la drogue rend les gens fous et on assiste à des assassinats épouvantables. La prostitution enfantine, les disparitions d'enfants ont lieu partout dans le tiers monde, aux Philippines, en Corée du Sud, en Thaïlande, au Sri-Lanka, en Amérique centrale, en Amérique du Sud. Des organisations enlèvent des enfants, les font disparaître et les envoient dans certains pays comme esclaves, sexuels ou non, car beaucoup d'enfants sont soumis aux travaux forcés.

FS — **Quelle est la situation en Amérique latine et plus particulièrement au Brésil où vous êtes allée enquêter ?**

RB — En 1985, on estimait qu'il y avait 10 millions de prostituées en Amérique latine et Hugo d'Ans dénonçait dans son livre l'esclavage sexuel des enfants en ces termes : « Dans les zones de prostitution contrôlées par la police on rencontre fréquemment des mineures avec de faux certificats de naissance... Il arrive même que ces enfants soient obligés à des rencontres sexuelles sous peine de mort... Actuellement, la mode est à la prostitution des mineures. » Cela a donc conduit plusieurs organisations à aller voir sur place.

Enfants enchaînés dans un orphelinat au Brésil.

FS — **Qu'avez-vous trouvé ?**

RB — Une multitude d'enfants vivant dans les rues, des enfants traité-e-s comme des prisonnier-e-s dans les orphelinats. Il est difficile de se prononcer sur les chiffres mais le « Monde diplomatique » de janvier 1986 (N° 382) avance le chiffre de 32 millions d'enfants dans les rues du Brésil. Ces enfants doivent « se débrouiller par eux-mêmes » et rencontrent un jour ou l'autre la prostitution.

FS — **Pouvez-vous nous donner quelques exemples ?**

RB — A Salvador, nous avons vu des enfants de 3 ans racoler pour leur mère. Dès 5 ans les enfants qui vendent des bonbons sont appelés par des hommes qui les caressent ou se font caresser. A partir de 7 ans l'enfant devient « disponible » pour des rapports sexuels avec des hommes. Dans les maisons de Fortaleza on trouve des filles de 12 ans et moins qui « travaillent », car la clientèle veut des jeunes. A Crateus, des fillettes de 7/8 ans pratiquent la masturbation et la fellation. A Rio, le tourisme sexuel utilise des enfants des deux sexes dès 12 ans. On nous a signalé l'existence de maisons spécialisées qui proposent par téléphone des enfants vierges. Dans le sud, il y aurait une maison spécialisée pour une clientèle d'hommes politiques et de hauts fonctionnaires.
mineures. » Cela a donc conduit plusieurs organisations à aller voir sur place.

FS — **Comment les bordels se procurent-ils des enfants ?**

RB — Entre autres par l'enlèvement. Des enfants disparaissent tous les jours,